

## La peur

A Nyamata, l'ombre des Tutsi déplacés, leur ombre véritable, celle qui ne les abandonnait jamais, qui se moquait de la course du soleil, qui leur restait attachée même au plus profond de la nuit, c'était la peur. Et aujourd'hui encore, si loin du Rwanda, sur ce boulevard familier où les visages et les choses ont pris pour moi la patine paisible de l'habitude, c'est elle qui me fait sursauter quand, derrière moi, des pas insolites semblent me poursuivre, c'est elle qui me fait brusquement changer de trottoir, me réfugier au hasard dans le premier magasin venu, revenir sur mes pas, emprunter au carrefour une rue qui me fera faire un long détour inutile. Et si, dans le reflet d'une vitrine, je distingue mon prétendu poursuivant – une dame qu'entraîne son chien en laisse, des collégiens chahuteurs, un jeune homme en rollers zigzaguant entre les passants -, alors je peux bien rire de ma peur dans cette ville devenue mienne, où personne, parmi ces gens pressés, ne songe à me demander d'où je viens, qui je suis, où personne, parmi tous ces gens qui défilent devant moi, n'a jamais émis, ne serait-ce qu'une seconde, l'idée qu'il pourrait, qu'il devrait me tuer, et soudain je scrute les visages de ces inconnus, comment savoir si l'un d'eux – cet Africain élégant en costume sombre- n'est pas là précisément pour m'observer, pour préparer avec d'autres qui vont venir je ne sais quel traquenard, parce qu'il a deviné qui je suis, d'où je viens, et quand il me sourit parce que, sans doute, je l'ai dévisagé avec trop d'insistance, je m'éloigne, honteuse, en pressant le pas et je maudis ma peur qui traîne derrière moi son ombre démesurée.

« A Nyamata, disait ma mère, il faut toujours avoir dans sa tête que, pour eux, nous sommes des Inyenzi, des cafards, des serpents, des êtres nuisibles. Quand tu rencontres un militaire, un milicien, un inconnu, rappelle-toi que son projet, c'est celui de te tuer, qu'il sait qu'un jour, ce sera lui ou un autre, il te tuera. Et s'il ne le fait pas aujourd'hui, il le fera bientôt, il se demande même pourquoi tu es encore en vie. Mais il est patient. Il sait que tu ne pourras lui échapper. Il sait que son devoir, c'est de te tuer. Il croit que c'est lui ou toi. C'est ce qu'on lui a appris. C'est ce qu'il entend à la radio. C'est ce qu'il chante. Il a même mis un chapelet autour du cou pour que le dieu des abapadri soit avec lui lorsqu'il viendra te tuer. Sois toujours sur tes gardes. Ne crois pas aux belles paroles même si celui qui te les adresse est sincère quand il te les dit, au fond de son cœur se tapit toujours le projet de tuer. Ne te laisse pas surprendre, la mort est partout en embuscade. Tu dois être plus agile qu'elle, comme la gazelle qui s'enfuit au moindre frôlement dans les hautes herbes. Il faut que tu admires la mouche qui voit de tous les côtés. Et devant, et derrière. Dis-toi que tu es une mouche. Et le chien, prends modèle sur le chien. Tu crois qu'il dort, le museau entre les pattes, qu'il dort si profondément que le tonnerre lui-même ne pourrait le réveiller. Mais une feuille tombe, et le voilà sur ses pattes. Il faut apprendre à dormir comme le chien. Il est bon

d'avoir peur. Car la peur nous tient éveillés. La peur nous fait entendre ce que les insoucians ne peuvent entendre. Tu sais ce que disent les abapadri au catéchisme, que chaque homme a un ange gardien qui veille sur lui, nous, notre ange gardien, c'est la peur. »

Il y avait la peur ordinaire, celle de tous les jours, celle de tous les instants. Elle nous accompagnait sur le chemin de l'école. C'est là qu'il nous aurait fallu les yeux de la mouche et les oreilles de la gazelle. Les filles de Gitagata qui allaient à la grande école à Nyamata parlaient toutes ensemble. Mais elles ne parlaient pas comme le font toutes les petites filles sur le chemin de l'école, elles ne récitaient pas à haute voix leurs leçons. Elles tendaient l'oreille, elles regardaient –devant, derrière elles –la piste jusqu'à l'horizon. Si elles entendaient le bruit d'un moteur, si elles voyaient s'élever au loin un nuage de poussière, elles se précipitaient sous les épineux, se faisaient toutes petites derrière les broussailles, elles cachaient leur visage entre leurs mains, elles auraient voulu s'enfoncer dans la terre, comme le serpent dans son trou, comme la taupe dans ses galeries. Le camion était passé. Les militaires ne les avaient pas vues, ils n'avaient pas tiré, comme ils le faisaient souvent quand ils apercevaient des écoliers sur le bord de la route. Ils ne les visaient pas toujours, ils tiraient un peu au hasard ou dans les jambes. C'était pour faire peur, pour s'amuser. Cela les faisait rire de voir les enfants affolés qui couraient dans tous les sens, qui trébuchaient, qui tombaient, qui se relevaient en boitillant, qui se jetaient dans les épines des fourrés. Le camion s'éloignait et un soldat, à l'arrière du véhicule, lançait une grenade qui explosait sur la piste et son fracas assourdissant nous faisait trembler. Il y avait eu des blessés. Aussi on préférait faire de longs détours pour ne pas emprunter cette piste qui allait du camp militaire de Gako à Nyamata. Mais il fallait bien finir par la rejoindre avant les premières maisons de Nyamata. Alors on courait, on courait. On arrivait dans la cour de l'école hors d'haleine. Le directeur entonnait l'hymne national qu'on reprenait en chœur. On entrait dans la salle de classe, on pénétrait dans un autre monde, on espérait que la peur resterait à la porte.

La peur, pourtant, elle était bien avec nous sur les bancs de la classe. Félicien était un instituteur sévère. Sa longue baguette flexible quittait brusquement le tableau noir pour cingler les doigts des bavards ou des distraits. Nous répétions, à tue-tête et en cadence les mots français qu'il avait écrits au tableau avant notre entrée dans la classe. Il fallait ouvrir grand la bouche pour montrer notre ardeur à apprendre et échapper aux coups de baguette qui venaient stimuler les traînants ou les endormis. Du haut de son estrade, Félicien n'en finissait pas de nous exhorter à l'attention, nous qui étions les élèves les plus dociles et les plus studieux dont un maître puisse rêver : « Tout le monde regarde au tableau et déchiffre après moi pour que ça rentre dans vos petites têtes. Mais si on regarde par la fenêtre, les mots s'en vont par la fenêtre, impossible des les rattraper, ils disparaissent. Les mots français, ce n'est pas pour Nyamata. Vous les gardez dans vos petites têtes, même si pour à peu tous vos têtes ne sont que des

bidons vides (des tonneaux percés, ajoutait-il en français). Peut-être qu'un jour ça servira à un ou deux, mais pour les autres ... »

Mais nous observions Félicien, discrètement car on ne doit pas regarder le maître en face, et nous savions que, dès qu'il le pouvait, espérant que nous ne le remarquerions pas, il scrutait anxieusement le grand verger de la mission, la brousse trop proche qui barrait l'horizon d'imprévisibles menaces. Il surveillait particulièrement les allées et venues sur le sentier qui allait de l'église, accolée aux bâtiments de l'école, jusqu'à la place du marché cachée par un rideau d'eucalyptus. Nous en profitions nous aussi pour tourner furtivement nos regards vers la fenêtre et l'angoisse effaçait d'un coup tous ces mots français que nous avions ânonnés avec tant d'ardeur. Félicien avait raison : nos têtes n'étaient plus que des bidons vides.

Le maître, comme pris en faute, revenait précipitamment vers son tableau et reprenait sa leçon. Mais il n'y mettait plus la même conviction. Sa baguette nous accordait de longues trêves. La fenêtre l'attirait irrésistiblement. Il s'arrangeait, en passant entre les pupitres, pour ne jamais lui tourner le dos et, quelquefois, comme s'il avait oublié ses élèves, il s'arrêtait, fixait longuement la cour déserte, les orangers et les papayers du jardin des missionnaires, un groupe d'hommes qui passait sur le sentier, revenant de leurs bananeraies, la machette à la main, les épais fourrés qui fermaient l'horizon. Et avant que Félicien ne regagne son estrade, la peur, nous semblait-il, avait pris la place du maître.

A plusieurs reprises, la peur nous chassa de la classe. Ces jours-là, Félicien ne quittait plus la fenêtre des yeux. Il sortait sans cesse pour échanger quelques mots avec les instituteurs des classes voisines qui, eux aussi, venaient le consulter, à voix basse, sur ce qu'il fallait faire ou l'avertir de l'approche du danger. Nous nous sentions un peu abandonnés sur nos bancs et nous essayions, nous aussi, en nous précipitant vers la fenêtre, de deviner de quel côté surgiraient ceux qui allaient nous tuer. On croyait entendre comme une rumeur de foule sous les arbres fruitiers du verger, il nous semblait voir les buissons de la brousse s'agiter de façon inquiétante, on s'étonnait de ne plus voir passer personne sur le sentier. Enfin, Félicien donnait le signal : « Allez, les enfants, on va prier ». On sortait de la classe, sans un mot, sans un bruit. L'église était toute proche. Mais on n'entrait pas par le porche, on prenait par derrière, par la petite porte de la sacristie. On s'asseyait, serrés les uns contre les autres, dans l'abside, derrière l'autel. La porte n'avait pas de serrure. Les maîtres s'appuyaient contre elle pour essayer de la bloquer. La peur s'éloignait un peu. On était persuadés que, dans l'église, rien ne pouvait nous arriver. Je ne sais combien de temps on restait ainsi, sans bouger, sans parler. C'était comme si le temps s'était arrêté. Quelque part entre la vie et la mort. Un missionnaire entrait dans l'église. Il semblait un peu étonné de nous voir derrière l'autel. Il discutait longtemps avec Félicien et les autres instituteurs. Il s'efforçait de les persuader que le danger était passé ou qu'il n'y avait jamais eu de danger. Félicien et

ses collègues finissaient par se laisser convaincre. L'umupadri sortait le premier par la porte de la sacristie et nous, derrière lui, sous la protection de la soutane blanche et du gros chapelet qui barrait sa poitrine. Une fois dans la cour et assuré que personne ne nous menaçait, Félicien nous disait : « Mes enfants, rentrez dans vos villages. Ne traînez pas en route. Courez, courez ! C'est ce que je me tue à vous apprendre tous les jours à la gymnastique : courir. Pas la peine de sauter bien haut, ni d'être adroit au ballon : ce qui compte pour vous, c'est de courir le plus vite possible. Même vous, les filles, celles surtout qui sont fières de leur gros derrière, vous devez être à présent plus lestes que la gazelle. Courez, courez, c'est ce qui peut vous sauver. » Et nous courions, nous courions, comme pour aller plus vite que la peur.

\*\*\*

Se réfugier à l'église, cela arrivait surtout quand les esprits ne s'étaient pas tout à fait remis des jours de grande peur. Les jours de grande peur ! On ne savait pas pourquoi, tout à coup, la peur s'emparait du village tout entier. « Ils vont venir ! Ils vont venir ! » Ils, c'étaient les militaires, les jeunes du parti, les bandes de pillards et d'assassins toujours prêtes à accourir des communes voisines peuplées majoritairement de Hutu. Chacun revoyait défiler dans sa tête les images des massacres de 1959 ou 1963 : les enclos incendiés, les vaches abattues, les hommes trop grands dont on coupait les tendons des chevilles pour les « raccourcir » avant de les achever à la machette, les femmes et les enfants massacrés pour anéantir « la race des serpents », les rivières charriant des cadavres ... La moindre rumeur annonçait le retour de ces jours d'horreur : le discours d'un ministre entendu à la radio par l'instituteur qui possédait le seul poste du village, les chefs de cellule convoqués à la commune, le meeting des militants tenu secrètement en pleine nuit, un convoi de camions militaires sur la route de Gako, des arrestations parmi les commerçants qui tenaient boutique autour de la place du marché, le passage à tabac d'étudiants en vacances, les descentes des militaires de plus en plus fréquentes et de plus en plus violentes dans les cases des déplacés ...

Il ne fallait pas se laisser surprendre : chaque incident pouvait être le signe avant-coureur du massacre final, chaque parole attribuée à un dirigeant contenir un appel codé au meurtre.

La rumeur avait couru de maison en maison. « Ils vont venir ! Ils vont venir ! » On ne savait bientôt plus qui ou quoi avait donné l'alerte : Anselme de retour du marché de Nyamata, l'instituteur qui écoutait les nouvelles à la radio et les commentait le soir avec les hommes, les enfants qui avaient cru apercevoir dans les buissons des patrouilles de soldats en tenue camouflée. On savait ce qu'il fallait faire, il n'y avait pas besoin de se concerter. Ce n'était pas la première alarme. Les guetteurs allaient se poster aux endroits d'où ils pourraient voir venir, du plus loin, les assaillants, d'autres élevaient en hâte de fragiles

barricades, d'illusoire retranchement grâce auxquels ils espéraient, en sacrifiant leurs vies, retarder le plus longtemps possible les attaquants et permettre ainsi aux femmes et aux enfants de s'enfuir dans la brousse.

Les femmes et les enfants, dès que l'alerte était donnée, se rassemblaient chez Athanase. Sa case était la dernière en direction du lac Cyohoha. On espérait que les tueurs arriveraient par l'autre bout du village, du côté de Nyamata, et qu'on aurait le temps de se cacher dans les fourrés d'épineux ou dans la grande papyrus des bords du lac. Pour nous les enfants, ces jours de grande peur, c'étaient surtout des jours de grande excitation, rien n'était plus comme dans les jours ordinaires, c'était le monde à l'envers ! On était tous ensemble dans la même maison, la maison d'Athanase ! Les écoliers n'allaient plus à l'école, les filles étaient dispensées des travaux du ménage, on n'allait plus chercher de l'eau (on riait de voir les hommes avec les calabasses prendre la route du lac). On n'était plus qu'une grande famille, avec beaucoup d'enfants et beaucoup de mamans !

Les mamans, elles, elles étaient toutes, avec nous, dans l'arrière-cour d'Athanase, même Mukanyonga, la païenne, à qui, en temps ordinaire, on n'adressait jamais la parole. Chacune avait apporté des provisions. (...)

Les mamans, c'était comme la mère poule qui rassemble ses poussins sous ses ailes dès qu'elle aperçoit l'ombre de Sakabaka le rapace. Hélas, nous autres, nous ne pouvions pas nous abriter sous leurs pagnes, mais elles faisaient tout pour ruser avec la peur. Elles s'ingéniaient à nous trouver des occupations car nous ne pouvions ni courir, ni jongler avec la balle sur la piste, ni jouer à cache-cache dans le sorgho. (...)

La nuit tombait. Les guetteurs, les éclaireurs envoyés en reconnaissance n'avaient rien remarqué d'anormal. Mais il n'était pas question de regagner les cases. Nos ennemis attendaient sans doute la nuit pour passer à l'attaque. Les hommes redoublaient de vigilance. Ils venaient dans l'arrière-cour d'Athanase pour se restaurer et se reposer un peu et repartaient pour leur tour de veille.

Les enfants s'entassaient à l'intérieur de la case pour dormir. Il n'y avait pas beaucoup de place. On était serrés les uns contre les autres, ce qui nous rassurait plutôt. Il n'y avait pas assez de nattes pour tout le monde, les plus grands dormaient à même le sol. Mais le plus étrange, c'est que nous dormions tout habillés, les mamans nous avaient dit : « Surtout, ne vous déshabillez pas ! » Le matin, on nous avait fait mettre nos plus beaux habits, ceux que l'on portait le dimanche pour aller à la messe. On avait dit aux écoliers : « Mettez vos uniformes ! » Les femmes, elles aussi avaient noué leur plus beau pagne, celui qui nous avait coûté bien des privations, mais qu'elles étaient fières de porter les jours de mariage. Peut-

être pensaient-elles ainsi sauver dans leur fuite ces pauvres biens qu'elles considéraient comme le plus précieux. Mais je crois surtout que ce souci d'élégance était un défi lancé aux tueurs et à la mort.

On avait du mal à dormir. On guettait les bruits, les allées et venues des hommes dans l'arrière-cour, les pas sur la piste. « Tu crois qu'ils vont venir ? » interrogeait sans cesse la voisine. Le sommeil, au bout de la nuit, finissait par l'emporter mais c'était pour nous plonger dans un tourbillon de cauchemars : le réveil était une délivrance.

Au petit matin, nous étions bien étonnés de nous retrouver couchés, tout habillés, les uns à côté des autres. Les femmes s'affairaient déjà dans l'arrière-cour. Personne ne pouvait nous empêcher de courir jusqu'à la piste. On constatait que le village et toutes ses cases étaient toujours là, identiques à ce qu'ils étaient la veille. On soupçonnait encore une ruse de nos persécuteurs. On n'osait s'avancer plus avant, jusque dans les maisons abandonnées. Mais peu à peu venaient des nouvelles rassurantes. Quelques hommes s'étaient aventurés jusqu'à Nyamata. Ils n'avaient pas rencontré de militaires ni de miliciens sur la piste. A Nyamata, le marché battait son plein comme à l'accoutumée. A midi, l'alerte était levée. Il y aurait des jours difficiles, car la grande peur nous avait vidé nos greniers. Nous allions reprendre le cours de cette vie en sursis, les jours de la peur ordinaire. Ils n'étaient pas venus, nous savions qu'ils viendraient un jour.

Scholastique Mukasonga, « *La peur* », *L'Iguifou et autres nouvelles*, 2010